

Une perfectibilité à l'échelle cosmique ?¹

Philosophie Sociale

L'article qui suit est le troisième que nous envoie M. ***² ; nous le publions comme nous avons publié les deux premiers, non qu'il soit plus en parfaite conformité d'opinion avec la rédaction du *Libertaire*, mais parce qu'il agite une question philosophique qui est la question-mère du Bien ou du Mal, problème dont la solution dans un sens ou dans l'autre est pour l'Humanité une cause de salut ou de déchéance. Les idées de ce genre appellent et nécessitent la discussion ; il est obligatoire pour qui s'occupe de science sociale, de les scruter attentivement, afin de rejeter à terre et de refouler dans l'ombre et dans l'ornière, pour être trituré par la roue du progrès, ce qui parmi elles n'est qu'erreur ou caillou ; ou afin d'enchâsser et de [certir] dans le cerveau du genre humain, de faire étinceler à la lumière ce qui parmi elles peut être vérité pure ou diamant. Les idées à facettes auxquelles le dialogue suivant sert d'écrin sont celles de la nature du diamant ? j'ai bien peur pour elles qu'elles ne soient que du [stras]. — De deux choses l'une : ou M. *** cherche, sous des dehors trompeurs, à restaurer l'Autorité à la veille de s'écrouler de fond en comble dans le ciel et sur la terre, à reconstituer sous une dénomination nouvelle le vieux Dieu et le vieux Culte, à remettre à neuf l'antique et patriarcale exploitation de la femme et des enfants par l'homme, c'est-à-dire de l'homme par l'homme ; ou, idéologue sincère et de bonne volonté, mais empêtré dans les plis de l'éducation bourgeoise et dans les trous même qu'il fait pour en sortir, — il cherche à éclairer les autres et soi-même, à se débarrasser du fardeau des préjugés. C'est à ce dernier titre seulement qu'il est accueilli par le *Libertaire*. Aussi ferons-nous suivre son article de quelques objections, sans toutefois le réfuter en détail, ce qui nous entraînerait trop loin pour l'espace dont nous pouvons disposer, ni relever nombre de naïvetés à la Lapalisse, les êtres *vivants* et *organisés*, par exemple, comme s'il pouvait y avoir quelque chose au monde qui ne fût ni vivant ni organisé.

Qu'est-ce que Dieu ? — Qu'est-ce que le Monde ? — Qu'est-ce que l'Homme ?

SECTION PREMIERE. **Qu'est-ce que Dieu ?**

— Qu'est-ce que Dieu ? monsieur Karpos.

¹ [Ce titre n'est pas de Déjacque, mais des éditeurs.]

² Les deux premiers articles ont été publiés dans les numéros 15 et 17 du *Libertaire*.

— De quel dieu me parlez-vous ? Est-ce du dieu-bœuf, du dieu-bouc, du dieu-chien, du dieu-serpent ou du dieu-barbu ?

— Notre très sainte mère l'Église ne reconnaît aucun des dieux que vous avez nommés. Je parle de celui qui créa le Ciel et la Terre, de Dieu en trois personnes : quel est-il ? monsieur Karpos.

— Je vous le demande à vous-même, mon ami Céphas³.

— Mais Dieu..., c'est... c'est celui qui est, a dit Moïse : *Ego sum qui sum*, a dit lui-même le Bon-Dieu.

— Me voilà bien renseigné : ah ! que n'ai-je étudié comme vous en théologie ?... N'avez-vous plus rien à me dire, vous qui êtes si savant et qui vous êtes abaissé jusqu'à me demander ce que c'était que Dieu ?

— Si fait, monsieur Karpos : Dieu est un être infini auquel on ne peut rien ôter ni rien ajouter, et qui possède toutes choses en lui, comme l'a prouvé le Père Malebranche.

— J'ai entendu parler de ce Père Malebranche ; si je ne me trompe, c'était un jésuite qui faisait l'article dieu pour le compte de la maison Ignace Loyola.

— Comment, monsieur Karpos, serait-il possible que vous ne croyiez pas en Dieu ?

— Hélas ! mon ami Céphas, je vous avoue que je ne crois pas au dieu de Moïse qui n'était qu'un ours mal léché, un sauvage féroce, ignorant, grossier, et si mal-propre qu'il semble n'avoir jamais passé un peigne ni dans ses cheveux ni dans sa barbe. Je ne crois pas plus au dieu du Père Malebranche, qui possède en lui les Jésuites qu'il pourrait étouffer, et qu'il laisse vivre pour le malheur de notre espèce, et qui s'est fait le patron de tous les Fra-Diavolos à couronnes et à résilles.

— Mais à quoi croyez-vous donc ?

— Je crois à moi, Karpos, qui ne crois point à votre Dieu, et à vous, Céphas, qui y croyez. Je crois à la Terre, notre mère commune, que nous habitons vous et moi, et au Soleil qui nous éclaire. Je crois enfin au Monde-Universel qui se gouverne par lui-même, c'est-à-dire par sa propre intelligence ou la raison universelle qui vit en toutes choses, selon les besoins de la matière. — Maintenant, ne me demandez rien de plus sur ce sujet, parce que ni ma raison ni la vôtre, Céphas, ne peuvent concevoir autre chose qui soit rationnel.

— Vous êtes-vous jamais demandé quelle était l'essence de la raison-universelle de laquelle vous semblez faire votre Dieu ?

— Céphas, mon ami, je vous prie d'adresser cette question à saint Thomas d'Aquin, qui a écrit là-dessus beaucoup de choses incompréhensibles pour lui et pour ses lecteurs.

SECTION DEUXIEME.

Qu'est-ce que le Monde ?

— Moi, Céphas, à qui on n'a jamais parlé au séminaire que de la Terre, du Soleil et de la Lune, vous me feriez bien plaisir, monsieur Karpos, si vous vouliez me dire ce que c'est que le Monde-Universel auquel vous croyez si exclusivement.

— J'appelle Monde Universel l'espace au milieu duquel est dispersé un nombre infini d'autres mondes : ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas par rapport à la distance.

— Qu'appellez-vous *un monde* ?

— J'appelle un monde une famille planétaire.

— De quoi se compose une famille planétaire ?

— D'un certain nombre de corps femelles que nous nommons planètes, et d'un corps mâle qui les gouverne et les féconde, que nous nommons soleil.

— Est-ce des soleils que les planètes tiennent leur formation ?

³ Tirés du grec, les noms des deux personnages signifient à peu près, *Karpos*, "les biens de la terre", et *Céphas*, "celui qui vénère les dieux".

— Je ne le crois pas ; la substance des soleils n'étant d'après leur apparence qu'une matière ignée, je les crois seulement des foyers d'où part l'électricité dont toute chose est pénétrée.

— Comment alors expliquez-vous leur formation ?

— Je crois qu'elles se forment par une union sympathique de tous les [atômes], de toutes les molécules dont l'espace est rempli et que les soleils condensent jusqu'à ce qu'elles aient acquis une capacité de pesanteur qui leur permette de prendre un mouvement régulier, au moyen duquel elles se complètent en acquérant la puissance d'attraction magnétique.

— Est-ce tout ce qui compose un monde ?

— Non. Tous les êtres qui se meuvent et toutes les planètes⁴ qui végètent à la surface des planètes appartiennent et font aussi partie des mondes.

— Mais, monsieur Karpos, remarquez bien que vous ne parlez pas seulement de la Terre : vous avez dit, à la surface *des planètes*. — Vous parlez des planètes en général comme si vous étiez certain que toutes fussent habitées.

— Je crois en être certain, mon ami Céphas.

— Sur quoi êtes-vous fondé pour avoir cette croyance ?

— Sur ce que la Terre est habitée. — Aussi bien que toute chose a son germe, je crois que toute planète a ses êtres et sa végétation. Je ne crois pas qu'il soit possible d'expliquer autrement leur existence dans l'espace. — Je crois que les soleils sont aux planètes ce que tout mâle est à sa femelle, le principe essentiel des soleils aussi bien que celui des mâles étant le principe de la fécondation.

— Vous parlez des planètes comme si vous les croyiez des êtres vivants.

— Je crois aussi qu'elles sont des êtres vivants, comme vous Céphas et comme moi Karpos.

— Croyez vous que les soleils soient habités ?

— Je ne le crois pas : le rôle des soleils étant, comme celui de l'homme, de féconder, et non pas d'enfanter.

— Depuis combien de temps ces choses existent-elles ? Ont-elles eu un commencement ?

— Oui, certainement, comme corps particuliers ; mais comme système, comme principe, je les crois de toute éternité.

— Doivent-elles avoir une fin ?

— Prises individuellement, oui ; mais comme système, non. — La Terre peut cesser d'être comme planète et entraîner avec elle la destruction des espèces auxquelles elle a donné naissance et qui lui sont propres, mais c'est tout. Je crois le genre humain aussi indestructible que le germe planétaire ; s'il disparaît d'un monde ou avec lui, c'est pour se manifester dans un monde de formation nouvelle et qui lui-même ne peut être composé que des [atômes] des mondes détruits.

— Sur quoi encore êtes-vous fondé, monsieur Karpos, pour avoir cette croyance ?

— Je ne crois pas, mon ami Céphas, qu'une chose qui n'a pas eu de commencement puisse avoir une fin. Avoir toujours été implique devoir toujours être. Rien ne meurt dans la Nature. — Par sa puissance génératrice, une chose que nous croyons avoir disparu à jamais donne naissance à une chose nouvelle : la forme n'est rien ; une espèce peut finir en tant que forme, mais une autre espèce lui succédera, comme ce que nous appelons les jours succèdent aux jours, sans que pour cela les jours se ressemblent quant à la température.

— Cependant, il est dit dans les livres que le Monde fut créé dans un temps ; on fixe même l'époque précise de la création.

— Ceux qui ont écrit ces livres n'avaient pas conscience de ce qu'ils faisaient. — Par la même raison qu'ils ont dit que le Dieu de leur imagination est immuable, ils ont nié le commencement du Monde. Ce Dieu n'aurait pu créer le Monde sans avoir changé, car avant l'existence des mondes il eût vécu seul dans l'espace, le remplissant de lui-même et réduit à ne contempler que sa propre force qui serait restée une éternité inactive ; il faudrait qu'il se fût lassé

⁴ Sans doute faut-il lire « plantes ».

de cette contemplation de lui-même ; il faudrait enfin qu'il eût changé, pour que l'idée lui fût venue de former l'Univers.

— Dieu aurait bien pu dans un temps créer ce que nous voyons, sans que pour cela il fût resté inactif avant ce temps ; d'autres mondes auraient pu exister déjà dans les parties de l'espace qui nous sont invisibles, inconnues.

— Céphas, mon ami, vous avez la tête dure. — Qu'importe qu'il y ait eu des mondes avant ceux qui existent ; la question reste toujours la même : vous reculez seulement le premier jour de travail, et ce premier jour n'en existe pas moins dans votre pensée. — Aussi, bien que l'Idée ou la Raison-Universelle [est] immuable et ne recule jamais dans la voie éternelle du Progrès, elle n'a non plus jamais pu être séparée de la Matière, ni naître avant elle. — Je crois que les deux, les trois ou les quatre principes combinés (car on ne peut au juste en dire le nombre) qui composent le Monde-Universel, sont indispensables les uns aux autres, et qu'ils sont les uns et les autres éternels et infinis. — Je crois qu'on ne peut rien ajouter au Monde-Universel ni rien y retrancher, car une chose qui n'a pas de limite ne peut varier quant à l'étendue. Seulement, cette chose peut progresser dans ses formes, changer de couleur et d'aspect, éprouver enfin ce que tout être qui possède la vie éprouve, se multiplier en nombre et en force, ce qui est l'œuvre du principe générateur, mais décroître en même temps qu'elle se renouvelle.

— D'après vos idées le Monde serait incréé ?

— Je le crois ainsi. — L'Idée n'étant autre chose que l'âme de la Matière n'a pu en être séparée dans un temps ; une telle séparation eût amené la destruction de l'harmonie préétablie. Nous avons la preuve de ce que j'avance dans ce que nous appelons la *mort*, qui n'est autre chose que le résultat de la séparation de l'idée ou de l'âme d'avec le corps ou la matière humaine. Socrate a été pendant que l'idée ou l'âme humaine posséda son corps ; mais cette âme ayant un jour abandonné son corps parce qu'il était altéré dans son mécanisme Socrate n'est plus. Il serait impossible au plus habile chercheur de retrouver le moindre [atôme] de ce qui fut Socrate : nous savons qu'un philosophe de ce nom a existé, mais c'est tout. — Or, si l'Idée se fût jamais séparée des mondes ou qu'elle eût été dans un temps sans être unie à eux, les mondes eussent cessé d'être, ou plutôt ils n'eussent jamais été. — Les mondes furent donc de tout temps gouvernés par l'Idée qui est en eux et qui leur appartient, comme vos oreilles, vos yeux, votre nez et votre bouche, Céphas, appartiennent à votre tête, que l'idée gouverne tant bien que mal, selon l'état de votre cervelle, et même de vos oreilles, de vos yeux, de votre nez et de votre bouche sans compter les autres parties de votre corps.

SECTION TROISIEME.

Qu'est-ce que l'Homme ?

— Qu'est-ce que l'Homme, monsieur Karpos ?

— L'Homme est un être vivant et organisé, supérieur à tous les autres êtres vivants et organisés qui habitent la Terre.

— Pourquoi l'Homme est-il supérieur à tous les autres êtres ?

— Parce qu'il peut, par les moyens que lui procure son intelligence, les soumettre tous à sa volonté.

— Qu'appellez-vous un être vivant ?

— Je reconnais comme être vivant celui qui possède le mouvement en lui et qui peut le communiquer à toutes les parties de son corps, celui qui porte en soi la faculté de penser, celui qui peut agir sans autre secours que celui de sa volonté.

— Selon vous, monsieur Karpos, tous les êtres vivants pensent, puisqu'ils possèdent le mouvement comme l'Homme, et comme lui la faculté d'agir.

— Je tiens pour certain que tous les êtres vivants pensent ; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'ils délibèrent, prévoient les accidents et les évitent autant qu'ils le peuvent, qu'ils se

bâtissent des demeures et pourvoient aux besoins de leur estomac pour eux et pour leur progéniture.

— Pourquoi, en ce cas, si les êtres vivants que nous nommons les animaux ont une volonté, sont-ils constamment livrés à celle de l'Homme ?

— Parce que la somme de leur intelligence est de beaucoup inférieure à celle que possède l'Homme, avec lequel ils n'ont de commun que la vie, et les besoins desquels la vie elle-même dépend, selon que ces besoins peuvent être ou n'être pas satisfaits.

— Qu'est-ce que la vie, monsieur Karpos ?

— C'est la manifestation de la présence et de l'activité de l'idée au cerveau de l'être.

— De quoi dépend-elle absolument ?

— La vie dépend absolument des fonctions de l'estomac et des poumons ; elle est ou elle n'est pas, selon que ces deux organes peuvent ou ne peuvent pas fonctionner.

— De qui l'Homme tient-il le mouvement ?

— Je crois voir déjà répondu à cette question, mon ami Céphas. — L'Homme tient le mouvement de sa propre volonté.

— C'est aussi ce que j'entends du mouvement extérieur. Mais le mouvement qui s'opère au-dedans de lui, d'où lui vient-il ?

— Le mouvement intérieur provient de la circulation du sang, qui lui-même procède des fonctions de l'estomac. Lorsque la circulation cesse, l'Homme meurt.

— Alors, le sang est donc la vie, c'est donc lui qui nous donne la pensée : c'est donc l'âme, en un mot ?

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Le sang n'étant que de la chair liquide, une matière que l'on peut analyser, ne peut être le principe intellectuel qui dirige l'être. Le sang n'est au corps de l'homme que ce que l'huile est à la lampe : ce n'est pas l'huile qui éclaire, c'est la lumière qu'elle conserve par les propriétés qui appartiennent à tous les corps gras. Le sang, par son activité et par les propriétés qui lui sont essentielles, maintient au corps de l'homme le principe pensant : c'est-à-dire qu'il entretient et fortifie l'appareil où vit la pensée, où éclosent les idées.

— Ah ! ah ! tout cela est très bien, tout cela est parfait, mon cher monsieur Karpos : mais je voudrais savoir le nom de la poule qui vient couvrir ces œufs d'idées, qui éclosent dans l'appareil où vit la pensée. — Sacré... ah ! mon Dieu, vous m'avez presque fait jurer, monsieur Karpos !

— Céphas, mon ami, vous me faites plaisir ! oui vraiment, vous me faites plaisir, car jamais je ne vous vis si amusant, si bon compagnon. Je crois, ma foi, que nous finirons par nous entendre, et qu'avant peu vous brûlerez votre catéchisme et enverrez Dieu au diable !

— Pas tant de compliments : je demande le nom de la poule ?

— Je l'appelle Electricité.

— Hein ?

— Je crois profondément que la couveuse, ou la poule, comme il vous plaît de l'appeler, Céphas, n'est autre chose qu'une étincelle ou un rayon du foyer d'électricité qui féconde notre famille planétaire. Les pensées, les actions des hommes ne sont que des œuvres de fécondation.

— Sur quoi êtes-vous fondé pour avoir adopté cette croyance ?

— Sur les effets de l'électricité sur tous les germes. Les savants ont remarqué, et chacun peut s'en convaincre par une simple observation, qu'au moment où les fluides électriques se dégagent de l'atmosphère, tout croît, tout végète, tout s'anime sur le globe, les hommes, les animaux et les plantes : les germes, qui étaient stationnaires auparavant, éclosent ; les hommes, les animaux et les plantes ressentent plus vivement les besoins de la reproduction. C'est ce fluide, c'est cet élément phénoménal qui pénètre toutes choses et dont l'essence est ignorée, que je crois être ce que vous nommez Dieu, par rapport au Monde, Ame, par rapport à l'Homme, et que j'appelle, moi, le Moteur-Universel, ne faisant qu'un Tout absolu avec ce que nous nommons la Matière.

— Et vous croyez que les hommes, les animaux et les plantes possèdent ce fluide, ce moteur, tous également ?

— Je crois que tous les corps organisés ou non organisés en sont possédés autant que la matière qui les compose a besoin d'en être pénétrée.

— Pourquoi les animaux, qui possèdent le mouvement intérieur et le mouvement extérieur comme l'homme, n'ont-ils pas la faculté de progresser dans la vie ? Pourquoi les plantes ne possèdent-elles que le mouvement intérieur : pourquoi ne peuvent-elles se déplacer du lieu où leur germe a crû ? — Enfin, quelle est la cause de la différence qui existe entre les hommes, les animaux et les plantes au sujet du mouvement et du progrès ?

— Je crois que cette différence appartient à l'organisation de l'appareil où le fluide électrique fonctionne. — L'Homme, doué d'un mécanisme plus parfait ou plus compliqué que celui qui appartient aux animaux, leur doit être supérieur : il peut ce que ces derniers ne peuvent pas. C'est par la même raison que les animaux doivent être supérieurs aux plantes.

— Mais cette différence existe même entre les hommes.

— Elle appartient à la même cause.

— Pouvez-vous me dire, monsieur Karpos, en quel lieu du corps de l'Homme se trouve le siège du fluide électrique ?

— Je n'affirmerai rien de positif à cet égard, ne voulant point, sans profit pour la science, prêter à rire comme ceux qui ont prétendu l'avoir découvert ; mais tout me porte à croire, par certains effets que je ressens au cerveau quand je pense, que là doit être le siège de l'appareil où fonctionne le principe intellectuel qui dirige l'Homme dans la vie.

— Après la mort, que croyez-vous que devienne cette étincelle électrique qui pendant la vie rend l'Homme si puissant et si parfait ?

— Je crois qu'elle retourne au foyer central d'électricité qui meut notre famille planétaire, d'où elle était sortie, et par lequel elle est réabsorbée.

— Pourquoi ne reste-t-elle pas au corps de l'Homme ? Dépendrait-il du sang qui s'est [glutiné] dans les veines de l'en faire sortir ?

— Non ; mais, par le fait de la cessation de la circulation du sang, le mécanisme qui appartient au corps de l'Homme s'arrête ; les deux mouvements, intérieur et extérieur, cessent. C'est alors que le fluide électrique se dégage du laboratoire où était sa fonction, ne pouvant, comme moteur de la matière et fécondateur de l'idée, rester inactif.

— Que croyez-vous que doive être l'Homme dans ses rapports avec lui-même, avec les familles animales et végétales qui vivent sur la Terre, et avec la Terre elle-même ?

— Il en doit être le souverain sans contrôle, aucune intelligence terrestre n'égalant la sienne, ni aucune intelligence étrangère n'étant jamais venue le dominer.

— Amen.

Objections

SECTION PREMIERE

Qu'est-ce que Dieu ? dit notre correspondant. Et il commence par nier Dieu, et il continue la négation en disant : “ Je crois à vous et à moi, à la terre et au soleil, enfin au monde universel qui se gouverne par sa propre intelligence... ”

Jusque là rien de mieux, mais il ajoute :

“ ... ou LA *raison universelle* qui vit en toutes choses, selon les besoins de la matière. ”

Pourquoi ce LA à la suite de *sa*, sorte de rétractation de ce qui précède ? Pourquoi séparer la raison de la matière ? La raison peut-elle être autre chose que matière ? — LA RAISON UNIVERSELLE : dans cette phrase, ne semble-t-il pas que cela se rapproche un peu beaucoup de la Déesse Raison, c'est-à-dire de Dieu et nécessairement du Culte ? N'est-ce pas laisser le champ

ouvert à un nouveau clergé, à une nouvelle superstition ? Il ne doit rester de Dieu vestige sur vestige comme il n'est resté de Sion pierre sur pierre. La Vérité est exclusive. A ceux qui veulent marcher dans sa voie, elle ne permet pas [les en zigzags], les écarts à droite ou à gauche, de côté ou en arrière. Pour qui veut suivre sa trace, il est essentiel, à chaque pas ou à chaque ligne de rédaction, de se garer de tout équivoque. Du reste, et comme M *** le dit lui-même, à la fin de la section deuxième, l'universelle raison ou idée est bien moins la souveraine de l'universel monde que sa sujette, comme la raison de l'homme est bien plus la sujette de son corps et de ses sens que leur souveraine absolue. Ce que l'on a appelé l'*âme* ou *Dieu*, c'est-à-dire la pensée, étant, comme la science humaine le démontre, le produit de l'organisme des mondes, la créature et non le créateur ou la créatrice du corps, quelque chose comme un sixième et supérieur sens, la raison individuelle ou la raison universelle n'est plus alors synonyme d'autorité, mais synonyme d'anarchie.

En définitive, qu'est-ce que Dieu ? une hallucination de l'ignorance. Dieu a été formé par l'homme du limon de sa cervelle. Œuvre du chaos et des ténèbres, ce n'est pas autre chose qu'un monstre fossile devant la lumière hominale. Le Dieu-Esprit ou la Déesse-Raison, qu'est-ce que ça de nos jours, sinon les ossements vermoulus, épars et incomplets, débris d'un Léviathan mystique dont on ne peut plus même reconstruire le squelette ? Dieu-bœuf, Dieu-bouc, Dieu-chien, Dieu-serpent, Dieu-barbu ou Dieu-raison, Dieu n'est plus. — La Matière est la Matière. Seule elle se meut et progresse. Seule et infinie elle est.

SECTION DEUXIEME

Qu'est-ce que le Monde ? “ Un monde, répond M. ***, est composé d'un certain nombre de corps *femelles* que nous nommons planètes, et d'un corps *mâle* qui les *gouverne* et les féconde, que nous nommons soleil. ”

Faire ainsi du soleil un sultan et lui donner pour odalisques les planètes ; décerner la supériorité à l'homme et l'infériorité à la femme, c'est là une chose à laquelle M. *** n'a pas bien réfléchi sans doute, car il n'aurait pas laissé échapper une aussi grosse balourdise. Pas plus que moi, je suppose, il n'admet de distinction entre les hommes de races ou de sexes différents ; tous les hommes sont égaux devant l'humanité, et s'ils diffèrent entre eux, ce n'est que par le plus ou moins de développement donné à leur égale, mais non pas uniforme nature.

Les systèmes planétaires comme notre système terrestre ont leurs diverses gradations, leur quatre règnes, le minéral, le végétal, l'animal et l'hominal ; il y a des globes de tous ces degrés. La Terre n'est pas l'égal du Soleil dans la hiérarchie des êtres, pas plus que le chien n'est l'égal de l'homme. Le Soleil ne peut donc pas plus être le mâle de la Terre que l'homme ne peut être le mâle du chien ; ce serait contre nature, ce serait de la bestialité. Il y a des soleils mâles et des soleils femelles, et c'est de soleil à soleil, comme d'homme à femme, qu'ils font l'amour.

Les minéraux, les végétaux, les animaux qui se meuvent à la surface de la terre gravitent vers l'homme dont la destinée est de les absorber et de les élever ainsi des règnes inférieurs au règne supérieur, à l'hominalité ; de même les planètes du degré minéral, du degré végétal et du degré animal se meuvent en genre et en nombre dans l'espace solaire et gravitent vers leur astre, globe hominal. Mais, selon la loi de gravitation et la logique des analogies, ce n'est pas le Soleil qui a dû précéder l'éclosion et l'épanouissement des planètes, ses inférieures ; ce sont les planètes qui ont dû précéder la naissance du Soleil leur supérieur, astre formé des détritiques des planètes antérieures et qui, lui, ne pouvait exister qu'en germe dans le chaos de formation de notre tourbillon, comme l'homme dans le chaos de formation des quatre règnes. L'attraction que le Soleil exerce sur les planètes est l'attraction que l'homme exerce sur les êtres placés au-dessous de lui dans l'ordre naturel. Le Soleil s'alimente du suc des planètes, de ce qu'elles ont de plus pur, et les alimente à son tour de ses sécrétions, de ce qu'il a d'impur, sorte de fiente lumineuse qui les nourrit et les féconde, — comme aussi, avec les planètes des mondes supérieurs, il échange ce qu'il a de plus perfectibilisé avec ce qu'elles ont de moins perfectibilisé, les planètes de ces mondes-là étant, dans

la hiérarchie des globes, supérieures au soleil qui nous éclaire, comme le soleil est supérieur à notre planète.

Considéré comme masse compact, comme organisme un et harmonique, comme tourbillon ayant une même vie, le soleil et ses planètes forment un corps dont les planètes sont les membres, le ventre et l'estomac, et dont le soleil est le cerveau. Le soleil étant le siège où affluent et se coordonnent les idées des autres globes qui forment son corps, peut réagir sur chacune des parties de son corps ; mais il ne peut pas plus épouser une planète, un de ses organes, que l'homme ne peut épouser sa propre chair. La Terre ne peut donc pas être fécondée par le Soleil en tant que femelle de cet astre. Les plantes comme les hommes, qui naissent sous l'atmosphère terrestre, y naissent comme les idées dans la cervelle de l'homme, par la puissance maternelle et paternelle de l'organisme interne et des sens externes ; mais ils ne sont pas plus des *enfants* de Soleil que les idées qui se meuvent sous le crâne de l'homme ne sont des *enfants* d'homme. Il faut distinguer entre les idées, production du travail alimentaire et du mouvement général de l'individu, et le fœtus ou enfant, fruit d'un rapprochement sexuel. Les soleils comme les hommes ne font d'enfants qu'à leur image.

M. *** dit plus loin : “ qu'il ne croit pas que les soleils soient habités. ” — Eh ! comment donc existeraient-ils, s'ils n'étaient une agrégation d'êtres animés et par conséquent d'habitants ? Sans doute l'humanité ou le genre cervelain du Soleil n'est pas comparable en forme corporelle et intellectuelle à la grossière humanité de la Terre, elle lui est infiniment supérieure en tous points. Mais enfin, cette humanité, pour être différente de la nôtre, n'en est pas moins le règne culminant des quatre règnes qui, sous son crâne auréolisé, forment le cerveau de l'astre solaire, comme notre règne hominal et ses trois règnes inférieurs forment, sous leur enveloppe atmosphérique, le cerveau de notre planète.

En définitive, qu'est-ce que le monde ? Le monde universel est une tête ou mécanisme formé de tous les êtres, [atômes] ou monde, ses rouages et engrenages. Etre infini et que nous ne pouvons comprendre autrement que sans commencement ni fin, il se renouvelle et s'améliore sans cesse, en se révolutionnant de jour en jour et de forme en forme, par un mouvement continu qui est sa vie et qui est universel et infini comme lui. Comme l'homme, comme les planètes, comme les astres, comme les mondes individuels, le monde universel est un corps qui a une pensée, mais cette pensée n'est pas plus immatérielle dans l'être universelle qu'elle ne l'est dans l'être individuel ; elle ne peut rien avoir d'arbitraire pour le corps, puisqu'elle n'est que l'émanation consécutive de tout ce qui se meut et gravite en lui ; qu'elle n'est que la volonté composée de toutes les volontés infinitésimales dont elle est la synthèse, le cratère formé par le flot ascensionnel de l'universalité des [atômes] et dont le jet n'est produit que par le travail d'entrailles du gouffre, — la digestion de tout ce qui n'est pas assez incandescent s'écoulant par les voies souterraines, et la digestion de tout ce qui est fluidifié montant de la poitrine au cerveau, et du cerveau se répandant sur la face pour en renouveler les traits. L'être universel résume par la pensée le corps universel, comme l'être individuel, l'homme par exemple, résume par la pensée le corps individuel ; et de même que la pensée de l'homme est perfectible par l'exercice de toutes ses facultés corporelles, internes comme externes, de même, par l'exercice de toutes ses facultés corporelles, par l'évolution progressive de tous ses membres, ses organes, l'être universel est aussi perfectible.

Le monde, enfin, c'est la matière universelle en perpétuelle ébullition, c'est un volcan qui renaît de ses cendres, se transforme et se régénère sans cesse. C'est le système des quatre gradations fonctionnant à l'infini, c'est-à-dire la multiplicité des triangles cubiques enveloppés dans leur sphère d'attraction et dont les quatre points cardinaux correspondent, l'un à la *minéralité*, l'autre à la *végétalité*, le troisième à l'*animalité* et le quatrième à l'*hominalité*, et qui dans leur mouvement de rotation et de gravitation, communiquent entre eux, ici d'inférieur à supérieur, par le point *hominalité* avec le point *minéralité*, et là de supérieur à inférieur, par le point *minéralité* avec le point *hominalité*, et pour les supériorités ou les infériorités intermédiaires, par le point *animalité* avec le point *végétalité* et par le point *végétalité* avec le point *animalité* ; et s'élèvent ainsi d'engrenage

en engrenage et de rouage en rouage ou de sphère en sphère et de tourbillon en tourbillon, au progrès universel et infini.

SECTION TROISIEME

Qu'est-ce que l'Homme ? En réponse à cette question, je ne vois rien dans l'article de M. *** de bien absolument attentatoire au principe an-archique, si ce n'est certain *Moteur Universel* qui se glisse là comme un serpent sous les fleurs et qui a toutes les apparences d'un Dieu métamorphosé en matière et à la recherche d'une nouvelle exploitation sociale.

— En définitive, qu'est-ce que l'homme ?

— “ L'homme est un être supérieur à tous les autres êtres qui habitent la terre, ” répond M. ***.

— Oui, sans doute.

— Pourquoi l'homme est-il supérieur à tous les autres êtres ?

Là M. *** ne répond pas positivement à la question ; le pourquoi il ne le dit pas.

— Selon moi, c'est parce qu'il participe de tous les êtres terrestres, comme le cerveau participe de tout le corps ; parce qu'il en est l'essence, comme le parfum est l'essence de la fleur ; parce que, — le puîné sur ce globe, création de la Terre sur le dernier feuillet de la production des règnes, — de la Terre à son apogée de conception — il en est nécessairement le chef-d'œuvre, le plus beau par la forme, le plus complet par l'organisme, et conséquemment le plus intelligent. D'où il suit que l'homme par la pensée se perpétue de génération en génération comme il se répercute d'individu à individu ; qu'il est la seule espèce ou plutôt l'unique règne universellement social ; qu'il embrasse de l'envergure de son cerveau, non seulement la Terre d'un pôle à l'autre, non seulement le présent et la distance, mais aussi le passé et l'avenir, le temps dans une partie de l'incommensurable espace. — Le lion foule de ses bonds le sable et l'herbe, il déchire de sa griffe ou de sa dent la gazelle et le taureau ; l'aigle perce de son vol la cime des nuages et pose en olympien sur la crête des monts, les serres et le bec enfoncés dans le ventre d'un lièvre ou d'un ramier. L'aigle et le lion ont un empire fini, limité. L'homme, lui, le lion des lions et l'aigle des aigles, la perfectibilité incarnée, étend son empire à l'infini, non seulement sur le sable et l'herbe, le règne minéral et le règne végétal, mais encore sur tout le règne animal, et cela au plus profond des airs ou des bois, des plaines ou des eaux. Il laboure le front du lion comme le sein de la terre de son sceptre, de sa main ! cette main qui, selon qu'elle s'ouvre ou qu'elle se ferme, dirige le timon de la charrue ou les éclats de la foudre, sème la vie ou la mort dans le sillon ; comme aussi, et plus haut et plus loin que l'aigle, il déploie dans l'immensité les deux larges et fortes ailes attachées à son front, la mémoire et l'intuition !... Encore une fois, l'homme est supérieur à tout ce qui l'entoure, il est l'être culminant de tous les êtres terrestres, non par un simple effet du hasard, mais parce qu'il est le règne composé des trois règnes qui lui sont antérieurs, le règne ultérieur et suprême dont le Minéral est la base, dont le Végétal est le gradin, dont l'Animal est le piédestal, et dont lui, l'Hominal, est la statue ; parce qu'il est l'entier formé des quatre quarts ; parce que le marbre, avant d'arriver à lui, a passé de l'état brut à la taille, de la taille à la sculpture, et de la sculpture à la statuaire ; ou, autrement dit, parce que le sable s'est fait herbe, que l'herbe s'est fait bétail et que le bétail s'est fait homme ; enfin, parce que de l'alliage de ces trois *instincts* dans un quatrième moule, qui est l'hominalité, résulte L'INTELLIGENCE !

[*Le Libéraire, Journal du Mouvement Social*, 2^{ème} année, n° 20, 24 Décembre 1859]